

Qu'est ce qu'interpréter?

Jean Florence

L'interprétation dans la cure psychanalytique doit être référée au cadre qui détermine et commande son exercice et qui prescrit les conditions de sa légitimité et de sa validité. Ce cadre est celui d'une relation singulière, fondée sur les pouvoirs d'élucidation et de transformation de la parole. C'est en effet la parole, librement proférée et librement écoutée. qui est l'agent du processus dans lequel s'engagent l'analysant et l'analyste.

Cette relation singulière est soumise à ce que Freud a appelé la règle fondamentale qui implique, d'une part, que l'analysant s'efforce de se livrer aux dites « associations libres » - c'est-à-dire ce qui, hic et nunc se présente à son esprit (pensées, impressions, sensations, émotions, souvenirs, fantaisies) en s'abstenant autant que possible de les juger, de les censurer - et, d'autre part, que l'analyste s'engage à accueillir ces productions, quelles qu'elles soient, sans les juger et sans en faire une quelconque utilisation en dehors du cadre de l'analyse - en particulier, en en garantissant le secret.

Une telle règle fondamentale, qui va tellement en dehors des sentiers battus de la conversation ordinaire, ne s'observe pas aisément. Elle suppose un appui solide sur une confiance mutuelle - une sorte de sécurité de base sans quoi un abandon au processus que libèrent les associations de pensée serait impossible.

En usant de l'essai de Lévi-Strauss sur le chamanisme et l'efficacité symbolique(1) le processus thérapeutique de la psychanalyse comparé aux cures chamaniques, est tout entier dépendant d'une sorte de champ gravitationnel d'un champ de forces irrigué par trois sources : la foi de l'analyste en sa propre technique (et à la théorie qui la fonde), la foi de l'analysant dans le savoir et le pouvoir de l'analyste et condition essentielle, la confiance du groupe social (auquel appartiennent l'un et l'autre) dans les référents symboliques de cette pratique qui y trouve sa légitimation. Il s'agit d'une pratique qui n'est pensable que dans une culture donnée au sein de

laquelle sont définies les normes de la pensée (mythe, religion, science), les normes de la conduite (droit, moralité), et les normes de la vie sociale dans la communauté. Tel est le champ du transfert et du contre-transfert(2).

L'interprétation est, au plus proche du rapport analytique, une activité partagée de déchiffrement, mais elle est, simultanément, l'activation d'un système de normes qui situent dans le social son action et son efficacité et que l'on ne peut ni suspendre ni ignorer.

Ces précisions de contexte étant énoncées, je vais m'en tenir à l'activité partagée de déchiffrement et envisager deux questions

- Sur quoi porte l'interprétation ?
- Qui interprète ?

Sur quoi porte l'interprétation

L'interprétation porte sur les productions de ce discours librement associatif qui fait surgir dans le récit d'événements, de souvenirs, de projets et de difficultés de toutes sortes, des éléments imprévus, intempestifs, involontaires, apparemment dénués de sens, d'intérêt ou de pertinence, des accidents de la parole, des achoppements, des blancs dans le discours, des lapsus, des oublis, des fantasmes, des rêves, des symptômes...

Si, au décours d'un récit, un analysant m'appelle maman - par exemple -, ce qui peut certes surprendre ou sidérer, cette parole insolite et inattendue s'interprétera d'abord comme acte

dans un moment particulier de la dynamique relationnelle, acte d'interpellation. à reconnaître comme tel, et ensuite sera à prendre dans le fil des associations qu'il va susciter chez l'analysant lui-même. Il ne faut surtout pas croire que l'on a tout de suite compris de quoi de qui ou de quelle « maman » il s'agit... et pourquoi à ce moment-là de la cure...

Voilà pourquoi je tiens fermement à parler d'une activité partagée. Un grand enseignement de la pratique analytique, c'est de nous faire réaliser à quel point nous pensons trop vite avoir compris, sans prendre la peine et le temps d'écouter pour entendre... entendre au sens de l'entendement (ce beau terme de la philosophie classique). « Gardez-vous de comprendre », disait Lacan aux psychiatres qu'il formait à l'hôpital Ste. Anne.

Qui interprète ?

Seul l'analysant est à même de fournir le contexte psychique singulier, incomparable, de ce qu'il a produit. L'analyste n'est ni un devin ni un voyant. Il serait incapable de discerner ce que tel élément de rêve, tel lapsus, tel symptôme, peut comporter de liens inattendus, de relations cachées, de surdéterminations. S'il arrive à l'analyste de saisir un sens à de telles productions inconscientes, c'est parce qu'il partage avec l'analysant une mémoire, une langue dont il s'est pénétré au fil des séances.

C'est au nom de cette mémoire en constante construction que l'analyste peut quelquefois proposer un sens. Il lui suffit parfois de redire, de répéter un mot, un nom, de revenir sur un détail, pour faire surgir, dans le chef de l'analysant, un réseau d'éléments qui vont combler les lacunes du récit, qui vont ouvrir à de nouvelles dimensions significatives du matériel apporté. C'est parce que la relation analytique n'est pas symétrique que l'analyste peut faire entendre au sujet des éléments de son propre discours qu'il n'entend pas lui-même au moment où il le dit.

Interpréter, c'est donc insérer un élément de discours (au sens large de l'interlocution comme parole et comme interaction vivante) dans une chaîne d'événements psychiques, dans un ensemble de représentations et d'émotions qui lui confèrent, une fois constitué, un sens. une portée

réelle, existentielle, où le désir et l'angoisse ont toujours partie liée.

Les pratiques de l'association libre révèlent très tôt que notre parole nous dépasse.. se refuse hésite. bafouille sans prévenir... Le refoulement n'est accessible. comme travail inconscient de la censure psychique, que dans ces failles de l'énonciation et de l'énoncé. L'inconscient profite, pourrait-on dire, de la structure même de la langue dont les littérateurs, les dramaturges, les poètes connaissent bien les ressorts, les ruses, les jeux d'homophonie si propices à la fantaisie, aux mots d'esprit, à l'invention de sens nouveaux...

C'est bien souvent cette dimension peu sérieuse, peu conforme à l'usage conventionnel de la langue, c est cet exercice délié de la parole, à la fois ludique, infantile ou poétique, qui caractérise le discours associatif. Mais c'est aussi la puissance de surdétermination du signifiant qui rend possible les extravagances du rêve comme elle a rendu possible l'invention des écritures hiéroglyphiques et idéographiques, dont Freud, après Champollion, a montré la parenté avec la création des rébus et des mots d'esprit.

L'interprétation des rêves demeure l'accès privilégié au domaine des productions de l'inconscient. Elle constitue le paradigme de l'activité interprétante de l'analyse et. au-delà, de toutes les activités interprétantes que l'homme déploie. Ne sommes-nous pas. comme le dit Prospero dans « la Tempête », de cette étoffe dont sont tissés les rêves

J'en viens. par cette évocation de l'interprétation du rêve, au problème critique.

Bien des analystes, et Freud le premier, ne se sont pas tenus à la stricte règle fondamentale dans la pratique de l'interprétation. A partir de l'expérience répétée dans la clinique de certaines constances, de thèmes réguliers, de symboles typiques, ils ont tenté de les généraliser et de transposer, hors de l'exercice réglé de la cure, les enseignements de cette pratique de l'interprétation. C'est ce qu'on a appelé la psychanalyse appliquée ; appliquée d'abord au symbolisme névrotique (des phobies, de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle), ensuite au symbolisme psychotique (délires. hallucinations). mais encore, au-delà même du

champ clinique, l'ensemble du symbolisme culturel. La vulgarisation des écrits psychanalytiques a amplifié le processus des dérivations symboliques au point qu'il est difficile de ne pas assimiler l'interprétation psychanalytique à la pratique de la clé des songes ou de la lecture de signes dans le marc de café...

Il faudrait, pour revenir au coeur du problème, se rappeler le fondement rigoureux et scientifique(3) de la pratique de l'interprétation dans le cadre légitime qui lui est propre : la règle fondamentale au sein du rapport transférentiel.

Le psychanalyste, hors de ce cadre,

quand il interprète ou décode un fait, un acte, une oeuvre (de personnes présentes ou absentes qui ne lui ont rien demandé), ne fait-il que se livrer à ses propres associations (plus ou moins libres ? A. strictement parler. n'est-il pas en quelque sorte lui-même l'analysant de ce qu'il pense interpréter, comprendre ou expliquer

Il serait cependant par trop restrictif de limiter à la seule pratique de la cure le champ de l'interprétation psychanalytique. Il faut ici prendre toute la mesure de la différence qu'il y a entre cette pratique, que j'ai dite partagée, de l'interprétation et toute autre forme d'interprétation appliquée unilatéralement par un analyste fort du savoir acquis tant par les enseignements de la cure et par les échanges avec ses pairs que par les travaux théoriques des psychanalystes confrontant leurs hypothèses à celles de disciplines voisines, telles la sociologie, l'anthropologie, l'histoire des religions, la linguistique, la philologie, l'esthétique, la philosophie, la biologie...

Car la psychanalyse, si elle commence par être une méthode d'investigation de la vie psychique, apte à accéder aux processus inconscients et si, par l'exercice de cette méthode,, elle se définit comme un traitement original des névroses et, par extension, de tout un ensemble de troubles psychiques, elle a également l'ambition de tirer de l'application de cette méthode une connaissance générale de l'être humain. dans son existence collective et individuelle.

Lorsque l'analyste tente de proposer l'interprétation d'un fait de discours, de culture, de société, il est certes foncièrement inspiré de

cette hypothèse de l'inconscient inséparable du langage lui-même, mais il a à se soumettre, dans la formulation de ses interprétations - ou plutôt de ses constructions - aux connaissances et aux procédés propres aux disciplines scientifiques qui ont ces domaines pour objet. S'il y a une place pour la voix de l'analyste dans toute approche de l'être humain, c'est celle qui témoigne des effets spécifiques des processus inconscients.

Par ce lien interdisciplinaire, la psychanalyse partage entièrement les questions épistémologiques fondamentales qui se posent aux sciences humaines dans leurs relations mouvantes et problématiques aux sciences de la nature, aux sciences médicales et à la philosophie. Le psychanalyste, partie prenante de la vie sociale, peut également être appelé à prendre part aux débats essentiels que soulève notre société contemporaine où l'éclairage particulier de sa pratique et de sa manière d'aborder la question du sujet humain contribuent à l'interprétation et à l'élucidation des problèmes éthiques de notre civilisation.

Il reste que la pratique analytique touche à ce point l'intime connexion d'un sujet à la langue, à l'histoire culturelle de sa communauté et au trésor de l'humanité tout entière qu'il est impossible de ne pas chercher à établir des relations de compréhension entre le discours analytique et toutes les autres formes humaines de productions signifiantes : du plus privé au plus universel, du fantasme au rite du symptôme à l'art, de la censure au Droit.

A ce titre, le dialogue avec les autres disciplines s'avère essentiel et même. à mon sens. vital pour la psychanalyse

(1) Claude LÉVI-STRAUSS, Anthropologie structurale, ch. IX : « Le sorcier et sa magie », et ch. X « L'efficacité symbolique », Paris, Plon, 1958, p. 183 à 226.

A la suggestion de B. Deprez, il faudrait développer davantage cette comparaison de l'analyste au shaman, en ajoutant qu'une analyse ne pourrait se pratiquer sans la confiance que l'analyste nourrit dans les possibilités de l'analysant et sans la confiance (peu à peu retrouvée) de l'analysant en lui-même. La comparaison développée par Lévi-Strauss est essentiellement formelle, structurale, et est basée sur la toute première forme de la pratique de Freud encore à l'école de Jozef Breuer qui utilisait l'hypnose et, à la faveur de cet état modifié de conscience, la remémoration

cathartique des émotions inexprimées lors de l'événement traumatique considéré comme origine du trouble hystérique. Freud a renoncé à l'hypnose et a recouru à la méthode, consciemment soutenue, des associations libres qui est à proprement parler la méthode de la psychanalyse.

Cependant la comparaison de Lévi-Strauss a le mérite de saisir l'ensemble des rapports thérapeutiques à l'intérieur des déterminants sociaux et culturels - dimension que souvent néglige une description exclusivement psychologique et d'ailleurs de ce que met au jour une cure.

(2) Le transfert est le vecteur du travail analytique, il est le terme donné par Freud à ce champ de forces, ce champ de gravitation que nous venons d'évoquer avec Lévi-Strauss. L'analysant transporte dans le champ relationnel de la cure les représentations, les attitudes, les attentes, les désirs, les sentiments de liens intenses vécus dans son histoire personnelle. L'analyse rend conscients les déplacements du passé dans le présent de ces éléments de la vie inconsciente. L'analyste est certes impliqué dans la relation analytique qui ne peut manquer de mobiliser en lui des affects, des représentations, des réactions parfois intenses et inattendues. L'expression de « contretransfert » ne rend pas adéquatement compte de ce que l'analyste engage de lui-même, de son désir de soutenir le processus analytique au profit de son analysant, parce qu'il laisse entendre qu'il ne répondrait qu'en miroir, voire en opposition, aux mouvements affectifs. Il faut ajouter que le transfert n'est pas seulement l'occasion de répétition ou de régression mais également chance de création d'attitudes neuves et d'invention. La visée de la cure allant vers un plus de lucidité, de responsabilité et de liberté.

(3) Il faut entendre scientifique ici dans le sens que l'épistémologie donne aux sciences herméneutiques. Voir l'article du Professeur Jean LADRIÈRE : Les sciences humaines et le problème de la scientificité, in Sciences et Psychanalyse, sous la direction de P. De Neuter et J. Florence, Presses universitaires de Louvain, Bruxelles, 1985, p. 9 à 26.